

L'Ouest, vu d'ici

Daniel Letendre

Numéro 309, automne 2015

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/79192ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Letendre, D. (2015). Compte rendu de [L'Ouest, vu d'ici]. *Liberté*, (309), 60–60.

L'Ouest, vu d'ici

Dominique Scali s'empare souverainement du western.

DANIEL LETENDRE

IL Y A beaucoup de fusils, et beaucoup de coups tirés vers Dieu. Il y a des pendus aux poutres des salles à manger et des visiteurs qui en heurtent les pieds avec leur tête en poussant la porte. Surtout, il y a l'Ouest, celui dont la majuscule ne sera jamais assez grande pour contenir ses paysages et les destins qui s'y sont perdus.

À la recherche de *New Babylon*, très fort premier roman de Dominique Scali, raconte les vies du révérend Aaron, l'écrivain aux mains coupées; de Charles Teasdale,

qui, par neuf fois, a échappé à la pendaison avant d'en avoir assez et de se pendre lui-même; de Pearl Guthrie, qui se maria trente fois sans jamais trouver de mari; finalement de William Tattenbaum, dit « Russian Bill », le dandy du Far West qui jouait aux échecs plutôt que de provoquer ses ennemis en duel.

Dans une écriture fluide et qui ne fait aucune concession à la facilité, Scali parvient à rendre avec une force d'évocation peu commune la bataille ininterrompue de l'homme avec sa propre histoire, passée

et à venir. Tous ces personnages, fictifs ou réels, poursuivent en effet, dans la poussière des villes minières qui naissent et disparaissent au gré de la prospection aurifère, leur légende. Certains y rêvent, comme Russian Bill qui souhaite fonder New Babylon, une ville sans loi « où, enfin, chacun connaîtra sa vraie valeur ». D'autres cherchent à la faire perdurer, comme Teasdale, boxeur presque imbattable recherché dans différentes villes sous différents noms parce qu'il met le feu aux endroits où on veut le mettre en prison, surtout quand les murs de cet enclos sont formés par les façades des tripots dont on lui refuse l'entrée.

Or, toute légende joue avec la vérité, et Dominique Scali creuse ce moment où se produit le brouillage entre les faits et leur mise en récit, entre la vie et sa confession au révérend Aaron, faux prêtre qui consigne

dans ses carnets l'histoire des bandits qu'il suit à la trace. Le révérend est fasciné par cet instant où l'idéal prend la place de la vérité, moment inévitable-

DOMINIQUE SCALI

À la recherche de *New Babylon*

La Peuplade, 2015, 452 p.

ment accompagné de la dure prise de conscience que la réalité n'a malheureusement rien à voir avec le rêve, qu'il ne suffit pas de vouloir pour pouvoir.

Et toujours la mort rôde dans ce western qui s'écarte des stéréotypes du genre en répitant les codes de manière légèrement syncopée. Mais la mort devra attendre que l'enfer de la vie en ait terminé de Pearl Guthrie, de Russian Bill, de Charles Teasdale et du Révérend Aaron avant de les ravir au soleil sans ombre du Far West. **L**

Tromper le polar

Bondrée brouille les frontières de genre.

DAVID BÉLANGER

LES PRIX LITTÉRAIRES remis au Québec en 2014 permettent peut-être de tracer les grandes lignes de la narration de l'année en littérature, émondant ce qu'ils considèrent comme anecdotique et glorifiant le reste. Un roman, *Bondrée* d'Andrée A. Michaud, a remporté des prix populaires (le Saint-Pacôme du roman policier et le prix des lecteurs Saint-Pacôme) ainsi que le nec plus ultra de la communauté littéraire : le bien nommé prix du Gouverneur général.

Mais qu'est-ce à dire ? La première fois n'a ici que peu d'importance; après tout, la littérature policière n'a commencé

à s'organiser que tardivement au Québec. N'empêche, le phénomène est étonnant, une littérature du *whodunit*, qu'on a mise conventionnellement à côté de la littérature (l'étiquette *paralittéraire* ne dit rien d'autre) se trouve cette année au sommet symbolique. Il faut bien le souligner, il y va de la nature même de l'œuvre.

Roman policier, *Bondrée* l'est : la mort violente de Sissy et de Zaza, l'enquête de Stan Michaud qui s'ensuit, l'horreur qui s'étend jusqu'au dénouement répètent, certes avec virtuosité, le schéma connu, typique de la littérature policière. Mais par petits pas de

côté, qu'annonce d'ailleurs une écriture lyrique, habile, capable de rendre compte du renversement d'un milieu idyllique, le lieu de vacances estivales où les gamines francophones et anglophones s'amuse avec liberté et indolence, et de rendre compte d'une époque aussi bien, les joyeuses *sixties*, *Bondrée* réussit à tromper le polar, à détourner un peu l'attention de la question ludique qu'impose le genre. Parfois, c'est vrai, on se demande moins *qui a fait ça ?* que *qu'est-ce que ceci ?*

La « bondrée » signifie ici la frontière; l'action se déroule à Boundary Pound. C'est là l'autre piste à suivre : le roman est traversé par les frontières, poreuses, entre la culture américaine et la culture québécoise, entre les langues et les focalisations – Andrée, enfant témoin, petite franco, d'un côté; Stan Michaud, enquêteur impuissant, américain, de l'autre –, entre les étiquettes aussi, traversant et retraversant

la limite du genre. Parce qu'en effet, on dirait bien qu'à suivre la piste des prix littéraires, on en vient à conclure que *Bondrée* nous permet d'enjamber ce

ANDRÉE A. MICHAUD

Bondrée

Québec Amérique, 2014, 304 p.

qui distinguait la littérature blanche du polar. Mais le permettant, ce qu'elle montre aussi, c'est la perméabilité de ces frontières entre les genres, leur inexistence même, comme si elles n'appartenaient pas à la réalité québécoise. Nous avons là un beau lieu commun de notre culture : trop petite, elle accepte moins docilement les distinctions entre ce qu'il est convenu d'appeler la culture de masse et la culture « sérieuse ». *Bondrée*, en ce sens, se fiche de façon géniale, avec souplesse, de ces démarcations. Et les prix le lui rendent bien. **L**